IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

LES CLASSIQUES DE L'INDE ANCIENNE

LES STANCES

Érotiques, Morales et Religieuses

DE BHARTRIHARI

traduites du Sanscrit

PAR

PAUL REGNAUD

Membre de la Société Asiatique.

Humani nihil alienum.

DEUXIÈME ÉDITION

corrigée et augmentée des stances supplémentaires.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ET DES SOCIÉTÉS DE CALCUTTA
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS) DE SHANGHAÏ (CHINE)

28, RUE BONAPARTE, 28

1875

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

PREFACE.

L'importance au point de vue de la science du langage, de la philosophie et même de l'histoire à l'état inorganique, des monuments de la littérature indienne, surtout de ceux qui remontent à l'époque védique, n'est plus aujourd'hui révoquée en doute par personne; mais s'ils marchent incontestablement de pair sur ce terrain avec ce que l'antiquité classique nous a légué de plus précieux, il serait téméraire de risquer la même affirmation relativement à leur valeur littéraire. Il est non moins certain, qu'à cet égard, les meilleurs ouvrages sanscrits ne sauraient être comparés aux chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome. Non-seulement le caractère spécial de la civilisation de l'Inde s'est opposé à l'éclosion de l'éloquence en

général et de l'histoire oratoire et philosophique; non-seulement les bords du Gange n'ont vu naître ni de Démosthènes, ni de Thucydides, ni de Cicérons, ni de Tites-Lives, ni de Tacites, mais, même dans les genres qui se sont développés parallèlement de part et d'autre, l'avantage est toujours resté aux occidentaux, et Vâlmîki est aussi loin d'Homère que Kâlidâsa de Virgile. Cependant et sans entrer dans un examen détaillé de la question qui m'entraînerait trop loin, je ne crois pas me tromper en disant que la littérature sanscrite classique est de toutes celles qu'a produites l'Orient la plus digne à tous égards d'être connue de nous. Elle est riche, variée et originale; elle est l'expression de la vie intellectuelle d'un peuple dont l'origine est la même que celle des nations de l'Europe; elle embrasse dans son vaste développement une longue suite de siècles; elle nous révèle toute une forme de la civilisation humaine qui nous serait inconnue sans elle. J'ajoute qu'indépendamment de ces côtés si divers par lesquels les ouvrages sanscrits sont en mesure d'intéresser même ce qu'on est convenu d'appeler le grand public, ils présentent assez d'agrément, et j'oserai dire de beautés, pour flatter le goût des dilettantes, assez de traits caractéristiques et de particu-

larités inédites pour stimuler l'appétit des curieux et assez de similitudes ou de contrastes avec les productions littéraires de l'Occident pour agréer aux critiques. Je ne parle pas des savants, des philosophes et des littérateurs de profession pour qui tous les fruits de l'intelligence humaine sont à ce seul titre profitables et remplis d'enseignements.

Ce n'est donc pas, ce me semble, me proposer une tâche vaine et stérile que de vouloir mettre à la portée de tous la fleur d'œuvres si dignes d'attention, d'étude, et parfois même d'admiration. Celles, du reste, que j'ai l'intention de traduire, ou ne l'ont pas encore été en notre langue, ou attendent encore pour la plupart, malgré les travaux dont elles ont fourni la matière, un introducteur auprès du public lettré proprement dit. J'entends que ces traductions ont été faites sur des textes insuffisants et fautifs, quand elles ne sont pas défectueuses au point de vue de la fidélité et du style, ou trop exclusivement scientifiques et dans des rapports de vassalité trop servile à l'égard de la linguistique et de la philologie.

Est-ce à dire que j'aie l'intention de sacrifier l'exactitude à l'élégance ? Rien n'est plus loin de ma pensée. En allégeant, autant que possible, mes traductions de tout appareil érudit, en donnant dans la mesure où elle le

comporte, un tour moderne et occidental à la phraséologie indienne, j'ai le ferme désir de n'omettre aucun trait essentiel et caractéristique des originaux. Je veux rendre tout entière et avec sa couleur propre la pensée de mes auteurs, mais en m'imposant en même temps la loi d'essayer de plaire. En résumé, si j'atteignais à mon idéal, l'indianiste pourrait me consulter avec confiance et le lettré ne serait pas rebuté par un style qui, sous prétexte de littéralité absolue et d'exégèse grammaticale, encourrait à juste titre le reproche d'être incorrect, diffus et obscur. Tel est mon dessein : les critiques qui daigneront s'occuper de mes travaux verront si j'ai réussi dans une certaine mesure à le réaliser en mariant l'agréable à l'utile, bien qu'en pareille matière cet antique problème soit aussi difficile à résoudre que de s'asseoir sur le tranchant d'un glaive, pour me servir d'une comparaison un peu hyberbolique, empruntée au poète que je présente aujourd'hui à mes lecteurs, — BHARTRIHARI.

Qui était-il? D'où était-il? A quelle époque a-t-il fleuri? sont trois questions auxquelles il est également difficile de satisfaire d'une manière précise dans l'état actuel de nos connaissances sur l'histoire littéraire

avant J. C.; et contrairement à ce que j'ai avancé dans mon *Étude sur les Centuries de Bhartrihari*, où je croyais pouvoir en limiter la date entre le IIe siècle de notre ère et le Ve, je serais tenté de la placer maintenant entre le VIIIe et le Xe, au moins pour a première centurie et la troisième.

Si le style de Bhartrihari fait souvent la part trop large aux jeux de mots de toute espèce pour ne pas nous obliger à regarder les petits poèmes qui portent son nom comme d'une époque assez basse, la pensée est heureusement restée chez lui plus naturelle que l'expression. Les trois catégories de distiques dans lesquelles il a tracé de brèves images s'appliquant aux faces diverses de chacune des grandes divisions de l'activité de l'homme — le plaisir et l'amour, la conduite civile et les rapports sociaux, les spéculations religieuses et le souci des choses d'outre-tombe — sont semées d'idées gracieuses, justes, profondes, et quelquefois sublimes.

Bhartrihari n'est pas moins remarquable par la variété et la vivacité de ses tours. Chose rare dans l'Inde, le poëte qui obéit aux mouvements spontanés de la pensée et dont l'émotion ou la passion guide la plume perce souvent chez lui sous le versificateur occupé d'allitérations puériles ou de compa-

Près de deux siècles s'écoulèrent avant que la publication du texte original ne permît aux savants d'Europe de prendre une connaissance directe des stances du poète indien. Un Allemand, le savant Bohlen, en publia en 1833 à Berlin la première édition européenne (1). Le texte sanscrit était accompagné d'une traduction latine et d'explications et de notes très-nombreuses et très-éténdues. En dépit de l'érudition de Bohlen, l'insuffisance des manuscrits et le peu de ressources dont disposait à cette époque la philologie sanscrite ne lui permirent pas de surmonter toutes les difficultés d'une pareille tâche, dont les résultats restèrent nécessairement défectueux à certains égards. Mais de nombreux travaux postérieurs améliorèrent insensiblement le texte. Citons l'édition d'Hæberlin dans son anthologie sanscrite (Calcutta 1847); la traduction grecque de la deuxième et de la troisième centurie par Galanos ; les *Variæ lectiones ad Bohlenii editionem Bhartriharis sententiarum pertinentes e codicibus extractæ,* par Schiefner et Weber, Berlin 1850 ; l'édition de la deuxième centurie dans la chrestomathie de

(1) Elle avait été précédée d'une édition indigène fort défectueuse (Serampour, 1804.)

LES STANCES

Érotiques, Morales et Religieuses

DE BHARTRIHARI

PREMIÈRE PARTIE.

L'AMOUR.

1.

Hommage à ce dieu adorable armé d'une fleur (l'Amour), dont la parole ne saurait redire les exploits divers et par qui Çiva, Brahmâ et Vishnu (1) ont été constamment tenus en esclavage dans la demeure des jeunes filles aux yeux de gazelles.

2.

Par leur sourire, leur grâce, leur pudique réserve, leur timidité, leurs œillades

obliques lancées avec des yeux à demi voilés, leur babil, leurs querelles, leur enjouement, par tout ce qui est en elles, les femmes nous enchaînent.

3.

Sourcils charmants, œillades voilées, regards obliques, paroles tendres, sourires pudiques, lent départ qui n'est qu'artifice amoureux bientôt suivi d'une pause : voilà les charmes et les armes de la femme.

4.

Le visage de lotus des nouvelles mariées dont les yeux si vifs sont tantôt assombris par le froncement de leurs beaux sourcils, tantôt intimidés par la modestie, tantôt effarouchés par la crainte, tantôt stimulés par le désir, resplendissent comme des champs de lotus bleus qu'on voit à l'horizon.

5.

Les jeunes femmes ont pour parure naturelle un visage qui ne craint pas la rivalité de la lune, deux yeux capables de rendre ridicule la beauté du lotus, un teint qui l'emporte sur l'éclat de l'or, une forêt de cheveux comparable à un essaim d'abeilles, des seins qui ont ravi leur charme aux

grosseurs [2] que portent sur le front les éléphants en rut, des hanches robustes et une voix d'une douceur exquise.

6.

Léger sourire sur les lèvres, regards empreints à la fois de hardiesse et de timidité, babil auquel l'enjouement juvénil a prêté tout son charme, fuite et retour précipités, amusements folâtres et continuels : tout n'est-il pas ravissant chez la femme aux yeux de gazelle qui atteint l'adolescence?

7.

Quel est le plus beau des spectacles? le visage respirant l'amour d'une jeune femme aux yeux de gazelle. Quel est le plus suave des parfums? son haleine. Quel est le plus agréable des sons? sa voix. Quelle est la plus exquise des saveurs? la rosée dont sont humectés les boutons de fleurs qui forment ses lèvres. Quel est le plus doux des contacts? celui de son corps. Quelle est l'image la plus agréable sur laquelle la pensée puisse s'arrêter? ses charmes naissants. Tout en elle est plein d'attraits [3].

8.

Est-il un cœur que ne soumettraient

disent avec précision, après avoir écarté toute cause de partialité et bien considéré la chose, si nous devons offrir nos hommages aux flancs des montagnes ou à ceux des jeunes filles enjouées qui se livrent aux jeux d'amour.

19.

In hoc medullâ destituto et suis fructibus fallace mundo, duæ sunt viæ sapientium : aliquando tempus agatur natando cogitationibus in ambrosiacâ veræ scientiæ aquâ; nisi sic, transeatur cum venustis mulieribus mamillarum et clunium pinguium orbibus præditis ac læta ipsarum pudenda secreto tractante palmâ excitatis.

20.

Avec son visage beau comme la lune (ou, comme une sorte de pierre précieuse appelée pierre lunaire), ses cheveux d'un noir foncé (ou, d'émeraude), ses mains qui ont le teint du lotus (ou, de rubis), elle brille comme si elle était faite de pierres précieuses.[1]

21.

Que ne font pas les jeunes filles aux

beaux yeux qui se sont emparées petit à petit du cœur des hommes? Elles les troublent, les enivrent, les persiflent, les menacent, les ravissent et les plongent dans le désespoir.

22.

Une belle à la taille svelte se promenait sous les arbres de la forêt en se reposant de temps en temps; ayant enlevé de la main le mouchoir qui lui couvrait les seins, elle renvoya à la lune les rayons dont elle était frappée.

23.

Quand elles sont absentes, nous aspirons à les voir; quand nous les avons vues, nous n'avons plus qu'un désir, celui de jouir de leur étreinte; quand nous sommes dans les bras des belles aux yeux allongés, nous ne voudrions plus nous en arracher.

24.

Une fleur de jasmin épanouie sur la tête, du sandal mêlé de safran sur le corps, une ravissante bien-aimée sur le cœur : voilà le ciel complet.

25.

Les jeux d'amour avec une femme de

bonne naissance sont remplis de charme. D'abord elle dit « non, non » et semble dédaigner les caresses; puis les désirs viennent à naître sans que la pudeur disparaisse; ensuite la résistance se relâche et la fermeté est abandonnée; enfin elle ressent vivement le secret plaisir des ardeurs amoureuses et, laissant de côté toute crainte, goûte un bonheur inexprimable qui lui fait crisper les membres.

26.

Heureux ceux qui baisent le miel des lèvres des jeunes femmes couchées dans leurs bras, la chevelure dénouée, les yeux langoureux et à demi clos et les joues mouillées de la sueur qu'a provoquée la fatigue des plaisirs d'amour.

27.

Dans les plaisirs voluptueux, quand les yeux se ferment et qu'on perd sentiment, c'est alors qu'a lieu la conclusion de la scène d'amour pour les deux amants.

28.

C'est une inconvenance et une anomalie que les hommes éprouvent dans la vieillesse même des émotions amoureuses, et que les femmes aux belles hanches ne

qu'au premier souffle du zéphir printanier chargé des parfums du sandal.

33.

Les vents sont chargés de parfums, les arbres se parent de nouveaux bourgeons, les abeilles ardentes font entendre leurs bourdonnements et les kokilas leurs chants agréables; la sueur que provoquent les jeux d'amour perle çà et là sur le visage, brillant comme la lune, des jolies femmes. Est-il quelque chose au monde dont les charmes ne s'éveillent pas dans une nuit de printemps (9)?

34.

Au printemps, les doux accents de la femelle du kokila (10) et le souffle des zéphirs qui viennent des monts Malayas (11) mettent à la torture ceux qui sont séparés de leurs bien-aimées. Dans le malheur, l'ambroisie elle-même devient poison.

35.

Il est agréable de passer son temps en jeux d'amour aux côtés de sa bien-aimée; les chants harmonieux du kokila réjouissent l'oreille; les lianes en fleur ont des charmes; on trouve du plaisir dans la

société des gens d'esprit; quelques-uns admirent les rayons de la lune, d'autres ont le cœur et les yeux ravis par le spectacle des belles nuits du mois Chaïtra (12).

36.

Voici le moment (le printemps) où les femelles des kokilas sont remplies d'ardeur à la vue des tiges fleuries de l'arbre mango, signal de l'offrande de regrets que font les épouses des absents sur l'autel de la séparation. En même temps, les vents qui viennent des monts Malayas ravissent leurs parfums aux jasmins nouvellement épanouis et diminuent l'abattement général.

37.

Qui ne sentirait les désirs naître dans son cœur au printemps, alors que tout l'espace est rempli des parfums que répandent à profusion les étamines des fleurs du mango et que les abeilles sont irritées par le miel à la douce saveur?

38.

En été, de belles filles aux yeux de gazelles dont les mains sont humides du suc transparent du sandal, des chambres de bain, des fleurs, l'aspect de la lune, un

doux zéphyr, des bouquets odorants et une terrasse aux parois blanchies augmentent le plaisir et le désir.

39.

Couronnes dont l'aspect réjouit le cœur, zéphyr qu'agite l'éventail, rayons de la lune, parfum des fleurs, lac frais, poudre de sandal, vin clair, terrasse d'un palais bien blanche, vêtement très-léger, femme aux yeux de lotus —, tels sont les agréments que les heureux ont en partage quand la chaleur les accable.

40.

Palais que la chaux a rendu éblouissant de blancheur, lune dont les rayons brillent d'un pur éclat, lotus du visage des bien-aimées, effluves parfumées du sandal, couronnes qui réjouissent le cœur — tout cela met en émoi l'âme de l'homme sensuel, mais ne touche pas celui qui a renoncé à tout commerce avec les objets des sens.

41.

Est-il quelqu'un dont la joie ne s'accroisse pas quand l'amour est éveillé par la saison des pluies, sous sa parure de jeune fille, embaumée des parfums des

queur enivrante sur la terrasse isolée où il a passé la moitié de la nuit, ne boit pas l'eau glacée et d'une transparence égale à celle des rayons de la lune, que lui offre dans une cruche le bras languissant et pareil à une liane d'une bien-aimée épuisée par la volupté.

48.

Heureux ceux qui en hiver reposent voluptueusement dans une chambre, ayant pour nourriture du lait caillé frais et du beurre, couverts de vêtements rouges, portant une épaisse couche de poudre de safran sur leurs membres qu'ont brisés tous les jeux d'amour, enlaçant dans leurs bras une bien-aimée aux seins luxuriants et mâchant à pleine bouche des feuilles et des noix de bétel

49.

Les vents qui soufflent en hiver se conduisent ouvertement envers les belles comme s'ils étaient leurs bien-aimés : ils embrassent les fossettes de leurs joues; ils font entrechoquer bruyamment leurs lèvres en se jouant dans les boucles qui encadrent leur visage; ayant enlevé le corset qui enveloppe leur poitrine, ils sèment d'aspérités la peau de leurs seins ; ils font

par les flèches des regards des femmes lascives —, flèches empennées de leurs cils noirs et décochées avec l'arc de leurs sourcils.

60.

Ce que femme entreprend dans un accès de passion amoureuse, Brahmâ lui-même n'a pas le courage d'y mettre obstacle.

61.

La grandeur, la science, la noblesse et la prudence ne durent qu'autant que le feu du dieu aux cinq flèches (l'Amour) ne s'est pas allumé spontanément dans les membres.

62.

Les savants, les hommes célèbres par leur bonne éducation, ceux qui possèdent la connaissance de l'âme suprême ne sont eux-mêmes que rarement des vases de bonnes œuvres en ce monde où la liane des sourcils arqués des jeunes filles aux beaux yeux, est comme la clé avec laquelle s'ouvre la porte de la cité infernale.

63.

Un chien maigre, borgne, boiteux,

sourd, ayant la queue coupée, rempli d'ulcères, souillé de pus, couvert de vermine, épuisé par la faim, affaibli par l'âge et dont la gueule est déchirée par les tessons qu'il ronge, poursuit encore les chiennes : le dieu de l'amour tourmente jusqu'aux mourants.

64.

Les fous qui fuient la femme —, ce sceau manifeste du dieu dont l'étendard est un poisson (l'Amour), au moyen duquel on est assuré de la possession de tous les biens —, n'obtiennent que de vains fruits de leur sottise et ce dieu les châtie cruellement : ceux-ci vont nus et ont la tête rasée, d'autres ont la chevelure partagée en cinq tresses, d'autres enfin n'en ont qu'une au sommet de la tête et portent des crânes humains pour parure (allusion aux différents signes extérieurs adoptés par les ascètes).

65.

Viçvâmitra, Parâçara et d'autres grands ascètes, qui ne vivaient que de vent, d'eau et de feuilles, ont perdu leur sagesse à la vue du visage de lotus d'une belle femme. Le jour où des hommes qui se nourrissent de riz mêlé de beurre, de lait frais et de

lait caillé parviendront à maîtriser leurs sens, les monts Vindhyas (18) traverseront l'océan à la nage.

66.

Dans ce monde qui n'est que vanité, comment les hommes au cœur pur, dont la honte qu'ils ont recueillie en faisant leur cour à la porte du palais des mauvais princes a abaissé la fierté, pourraient-ils regagner l'honneur, s'il n'y avait pas de jeunes filles dont la beauté a tout l'éclat de la lune à son lever, dont les yeux ressemblent aux lotus, qui portent des ceintures bruyantes et mobiles, et auxquelles le poids de leurs seins fait ployer la taille?

67.

Puisqu'il y a dans l'Himâlaya des lieux de félicité remplis de grottes qu'habitent de saints ascètes, des arbres que frottent les épaules du sanglier de Çiva, des rochers que lavent les eaux du Gange, quel est le sage qui consentirait à souiller son honneur en courbant le front (dans les cours), sans les femmes —, ces flèches du dieu de l'amour —, aux yeux pareils à ceux des jeunes gazelles apprivoisées?

68.

Vivent les jeux folâtres des belles filles aux yeux de gazelles! Ils ont le parfum naissant de la luxuriante jeunesse, ils marquent le début des ardeurs voluptueuses, ils sont le gage des conquêtes réservées au dieu de l'amour, ils s'emparent tout doucement des cœurs, ils sont les précepteurs uniques des sentiments qui s'éveillent alors dans les âmes.

69.

Est-il un homme en ce monde, ô prince, qui ait traversé l'océan de ses désirs? A quoi servent les richesses quand la jeunesse et l'amour, son compagnon fidèle, ont disparu? Courons donc avant que la vieillesse qui s'avance sans perdre un instant ait ravi leur beauté, auprès de nos bien-aimées qui nous regardent avec leurs grands yeux pareils à des lotus bleus épanouis.

70.

Il n'est ici-bas qu'un jardin rempli de fleurs pernicieuses : c'est la jeunesse. Elle est le temple unique de la passion, la cause de peines plus cuisantes que n'en feraient endurer cent enfers, la semence

d'où naît la folie, le rideau de nuages qui couvre la lune de la science, la seule amie du dieu de l'amour, la chaîne des fautes de toute nature.

71.

Est-il un homme assez heureux pour ne pas subir de changement quand arrive l'adolescence —, cette pluie qui arrose l'arbre d'amour, cette source d'où jaillit le suc des tendres amusements, cette compagne chérie du dieu puissant (l'Amour), cette mer d'où sort la perle des paroles gracieuses, ce spectacle qui a pour les yeux des jeunes filles les mêmes charmes que possède la pleine lune pour le chakora (19), cet écrin qui contient le trésor de la beauté?

72.

En apercevant une femme, qui n'est en l'examinant de près qu'une petite fille malpropre, le sage lui-même s'enflamme, se réjouit, éprouve des désirs et la comble d'éloges en s'écriant avec ardeur : « C'est ma bien-aimée. » « Elle a des yeux de lotus. » « Quelles larges hanches! » « Quels seins relevés et opulents! » « Son visage a la beauté du lotus. » « Ses sourcils sont charmants. » Hélas! quelles sottises fait commettre l'aveuglement de la passion.

73.

Si vous pensez à elle, vous éprouvez une peine cuisante; si vous la voyez, votre esprit se trouble; si vous la touchez, vous perdez la raison : comment peut-on l'appeler bien-aimée?

74.

Elle n'est faite d'ambroisie que tant qu'elle est sous les yeux. A-t-elle disparu de la portée du regard, elle est plus vénéneuse que le poison.

75.

Une femme aux belles hanches est à la fois ambroisie et poison : nous aime-t-elle, c'est une liane qui produit l'ambroisie; a-t-elle de l'aversion pour nous, c'est une plante vénéneuse.

76.

Par qui a été fabriqué ce dédale d'incertitudes, ce temple d'immodestie, ce séjour d'inconsidération, ce réceptacle de fautes, ce champ de méfiance semé de cent fourberies, cette barrière de la porte du ciel, cette bouche de la cité infernale, cette corbeille remplie de tous les artifices, ce poison qui ressemble à l'ambroisie, cette corde qui lie les mortels au monde

80.

Cette rivière, qui a l'aspect d'une belle —, car les sillons formés par ses ondes ressemblent aux trois rides du corps de la femme, les couples de cygnes dont elle est couverte rappellent deux seins relevés et opulents et elle a pour visage les lotus qui brillent sur ses eaux —, est le séjour de monstres terribles. Hommes! si vous ne voulez pas tomber dans l'océan du monde d'ici-bas, éloignez-vous d'elle.

81.

Elles babillent avec l'un, envoient à un autre des œillades provocatrices, un troisième occupe leur cœur et leur pensée. Quel est le véritable bien-aimé des femmes?

82.

Les femmes ont du miel dans leurs paroles et du poison dans le cœur. Aussi leur suce-t-on les lèvres, tandis qu'on leur frappe (presse) la poitrine avec les mains.

83.

Ami, fuis bien loin de la femme —, ce serpent : ses regards obliques sont un venin dévorant, sa nature est méchante, ses

à un homme hideux de figure, à un vieillard aux membres flétris par l'âge, à un rustre, à un individu de basse naissance, à un lépreux ? Ces femmes sont des glaives qui coupent la liane merveilleuse du discernement.

90.

Les courtisanes sont les feux du dieu de l'amour, elles l'alimentent avec leur beauté, et les libertins viennent y sacrifier jeunesse et richesse.

91.

Est-il un homme de bonne famille qui voudrait embrasser les lèvres, quelque charmantes qu'elles soient, d'une courtisane, jouet immonde des espions, des soldats, des voleurs, des esclaves, des comédiens et des débauchés ?

92.

Heureux ceux dont le cœur ne se pervertit pas à la vue de la beauté des femmes aux yeux vifs et allongés, aux seins que la sève de la jeunesse a remplis, arrondis et gonflés, aux trois sillons pareils à des lianes qui serpentent sur leur ventre grêle !

93.

A quoi bon, jeune fille, ces œillades amoureuses, ces jeux de regard avec les paupières à demi closes? Cesse, cesse tes agaceries : ta peine est inutile. Je ne suis plus le même qu'autrefois; ma jeunesse s'est enfuie; toutes mes pensées sont dirigées vers la retraite; mon aveuglement est dissipé, et je considère ce monde entier comme un vil fétu.

94.

Cette jeune fille dirige sans cesse sur moi un œil qui a ravi leur éclat aux pétales du lotus bleu. A quoi vise-t-elle? Mon égarement a cessé, les ardeurs de la fièvre résultant de la blessure que m'avait faite la flèche du cruel dieu de l'amour sont éteintes, et pourtant la malheureuse ne se tient pas en repos.

95.

Tant que les bonnes œuvres sont nombreuses, on jouit avec sécurité d'un palais resplendissant de blancheur, de jeunes femmes ravissantes, d'une prospérité dont l'éclat du parasol blanc est le signe (c'est-à-dire, de la puissance souveraine) ; la pro-

vision en est-elle épuisée? tout se disperse en un clin d'œil de chaque côté comme un collier de perles dont le fil s'est brisé dans les jeux ou les querelles d'amour.

96.

Celui qui maîtrise ses sens voit briller en lui l'union constante et indissoluble de l'intelligence et de l'âme suprême, qui découle d'une application assidue aux pratiques pieuses; mais qu'a-t-il à faire des causeries avec les bien-aimées, du miel de leurs lèvres, de la lune de leur visage, des jeux d'amour accompagnés de soupirs et des plaisirs voluptueux dans lesquels on presse leurs seins arrondis?

97.

Holà! dieu de l'amour, pourquoi te fatiguer la main à faire retentir ton arc? Holà! holà! kokila, pourquoi ces accents délicieux, mais inutiles? O belle! c'est assez de regards jetés du coin de l'œil et remplis à la fois d'amour, de malice, de naïveté, de douceur et de vivacité. Mon cœur est plongé dans l'ambroisie du recueillement aux pieds de celui qui a la lune pour diadème (Çiva), que je couvre de mes baisers.

DEUXIÈME PARTIE.

LA MORALE.

I.

Je m'incline devant la lumière paisible, dont la forme, toute spirituelle et éternelle, n'est limitée ni par l'espace ni par le temps, et dont la pensée consiste uniquement à prendre conscience d'elle-même [1].

2.

Celle qui est l'objet constant de mes pensées ne répond point à mon amour; elle en désire un autre, qui lui-même est enchaîné ailleurs. *De mon côté*, je suis aimé d'une femme *que je n'aime pas*. Maudits soient celle que j'aime, celui qu'elle aime, celle [2] qui m'aime, le dieu de l'amour et moi!

3.

On s'entend facilement avec un ignorant, on s'entend plus facilement encore avec un savant ; mais Brahmâ lui-même ne tomberait pas d'accord avec l'homme dont un brin de savoir a gonflé le sot orgueil.

4.

On peut arracher de vive force une perle de la gueule du makara (3), on peut traverser la mer lorsqu'elle est toute couronnée de vagues turbulentes, on peut porter sur sa tête un serpent irrité en guise de fleur; mais on ne parvient pas à vaincre l'opiniâtreté d'un sot.

5.

En pressant assez fort, on ferait sortir de l'huile du sable; quand on est tourmenté par la soif, on parviendrait à boire de l'eau du mirage; en cherchant bien, on finirait par tomber sur une corne de lièvre (4); mais on ne réussirait jamais à vaincre l'opiniâtreté d'un sot.

6.

Engager les méchants dans la voie des bons au moyen de beaux discours et de paroles pétries de nectar, c'est

essayer d'enchaîner un éléphant intraitable avec des jeunes tiges de lotus, c'est entreprendre de tailler un diamant avec le bord d'une fleur de cirîsha [5], c'est prétendre dissiper l'amertume de la mer avec une goutte de miel.

7.

Brahmâ a fait pour l'ignorance un manteau dont elle peut se couvrir à volonté, et constamment à sa portée : c'est le silence, qui, dans la société des savants, surtout, est l'ornement de ceux auxquels l'instruction fait défaut.

8.

Autrefois, avec mon peu de savoir, j'étais comme un éléphant aveuglé par le rut : je croyais tout connaître et mon cœur était rempli d'orgueil. Depuis que de temps en temps je fréquente les sages, j'ai conscience de ma sottise, et ma présomption s'est guérie comme une fièvre.

9.

Le chien se délecte à ronger un os jeté aux ordures, rempli de vers, souillé de bave, puant et décharné, et ne le quitterait pas, même si le maître des dieux apparaissait devant lui : un pauvre diable

seul qui augmente la grandeur de sa famille est né réellement.

25.

Il est pour le sage, comme pour un bouquet de fleurs, une double alternative : il brille à la tête des hommes ou se fane dans la forêt (c'est-à-dire, y mène la vie ascétique).

26.

Le chien en apercevant celui qui lui donne à manger, remue la queue, se jette à ses pieds, se couche à terre et lui fait voir l'intérieur de sa gueule; l'éléphant, la noble bête, ne cesse, au contraire, de regarder devant lui d'un œil ferme et ne mange que sollicité par cent paroles caressantes.

27.

Il y a bien encore cinq ou six planètes importantes, telles que Jupiter et les autres, mais Râhu, dans l'éclat de la gloire que lui a value ses différents exploits, dédaigne de les attaquer. Le chef des démons, auquel il ne reste que la tête, ne dévore dans les courses qu'il entreprend au moment des conjonctions, que les astres

31.

Le lion, tout jeune encore, s'attaque à l'éléphant dont les joues sont couvertes de la liqueur que distille son front au moment du rut : c'est le naturel, et non pas les années, qui enflamme le courage des vaillants.

32.

Que les avantages de notre naissance descendent en enfer ! Que toutes nos bonnes qualités tombent encore plus bas ! Que notre vertu soit précipitée du haut d'un rocher ! Que notre parenté soit jetée au feu ! Que la foudre frappe sur-le-champ notre héroïsme comme un ennemi ! Que les richesses seules nous restent, car sans elles tout cela ne vaut pas un fétu.

33.

Le riche est noble, sage, savant ; il sait distinguer le mérite, il est éloquent, il est beau : toutes les qualités ont l'or pour point d'appui.

34.

Le roi est entraîné à sa perte par les mauvais conseillers ; l'ascète, par la fréquentation des autres hommes ; le fils, par la dissipation ; le brahmane, par l'oubli

pour la science, amour pour sa femme, crainte du blâme, dévotion envers Çiva, énergie employée à se dompter, éloignement de la société des méchants. — Hommage aux hommes qui pratiquent ces vertus immaculées !

53.

Fermeté dans le malheur, humeur facile dans la prospérité, éloquence au sein des assemblées, vaillance dans les combats, amour de la gloire, ardeur à l'étude de la science sacrée : voilà les traits qui forment le naturel des hommes magnanimes.

54.

Cacher ses libéralités, accueillir avec empressement l'hôte qui se présente chez vous, se taire quand on a rendu service, publier dans les réunions les bienfaits dont on a été l'objet, rester modeste dans la fortune, parler des autres avec égards. — Qui a enseigné aux gens de bien ces pratiques aussi difficiles à observer que de s'asseoir sur le tranchant d'un glaive ?

55.

Louable est pour la main la générosité ; pour la tête, la prosternation aux

pieds d'un précepteur spirituel ; pour la bouche, les paroles empreintes de vérité ; pour les bras d'un vainqueur, l'intrépidité sans rivale ; pour le cœur, les pensées pures ; pour les oreilles, l'audition et l'étude de la science sacrée. Ces qualités sont, à défaut même de puissance, l'ornement de ceux qui sont naturellement magnanimes.

56.

Dans le bonheur les grandes âmes sont délicates comme le lotus ; dans l'adversité elles sont solides et pareilles à un rocher choqué par un caillou.

57.

Tombant sur du fer rouge, une goutte d'eau disparaît sans laisser de traces ; sur une feuille de lotus elle brille comme une perle ; s'introduit-elle dans une coquille d'huître au milieu de l'Océan, sous le signe de Svâti, elle devient une perle véritable (16). En général, les différentes qualités se manifestent au contact d'autrui.

58.

L'enfant qui réjouit son père par sa bonne conduite est un vrai fils ; la femme

dont tous les désirs se bornent à faire le bonheur de son mari est une véritable épouse; l'ami qui, dans le malheur et dans la prospérité, conserve les mêmes façons d'agir est un véritable ami. Cette triple faveur est réservée à ceux qui pratiquent la vertu en ce monde.

59.

Qui pourrait hésiter à s'approcher avec des prières aux lèvres, de ces sages vénérés dans le monde et aux mœurs incomparables, qui s'élèvent en s'abaissant, qui manifestent leurs vertus en proclamant celles des autres, qui accroissent leurs richesses en s'efforçant d'augmenter celles du prochain, et qui appliquent l'indifférence pour toute flétrissure aux calomniateurs dont la bouche ne fait que vomir l'outrage et les invectives grossières?

60.

S'abstenir du meurtre des êtres vivants, ne pas toucher au bien d'autrui, dire la vérité, être libéral en temps opportun et dans la mesure de ses moyens, ne pas prendre part aux médisances sur la jeune femme d'autrui, mettre une digue au torrent de la concupiscence, être modeste

69.

Le fardeau de la terre qui pèse sur la tortue ne la fait donc pas souffrir, qu'elle ne s'en débarrasse pas (18)? L'astre du jour ne ressent donc pas de fatigue, qu'il ne se tient pas en repos sur la montagne du couchant? Si; mais l'honnête homme ne rougirait-il pas de manquer à un engagement? C'est un devoir sacré pour les gens de bien de persévérer dans une entreprise dont ils se sont chargés.

70.

Abats la concupiscence, sois patient, rejette l'illusion, ne prends pas plaisir au mal, ne dis que la vérité, suis la trace des bons, honore les sages, témoigne du respect à ceux qui en sont dignes, cherche à te concilier même tes ennemis, cache tes bonnes qualités, soigne ta réputation, sois miséricordieux pour les infortunés. Voilà la manière d'agir des gens de bien.

71.

Combien y a-t-il de ces gens de bien dont les pensées, les paroles et les actes sont pénétrés du nectar de la vertu, qui

réjouissent les trois mondes par la série de leurs bienfaits, et qui ayant fait passer pour des montagnes les atomes de la vertu des autres, ont le cœur constamment épanoui ?

72.

Avant de posséder l'ambroisie, les dieux ne jouissaient pas du repos, mais ils ne se laissaient pas charmer néanmoins par les perles de prix, ni effrayer par les poisons les plus terribles : les hommes fermes n'abandonnent pas les tâches qu'ils se sont prescrites.

73.

Les gens au cœur bas n'entreprennent rien par crainte des obstacles ; les hommes médiocres suspendent leurs entreprises quand ils rencontrent des obstacles; les magnanimes n'abandonnent jamais ce qu'ils ont entrepris, même si les obstacles succédent aux obstacles.

74.

L'homme porte en soi un grand ennemi, c'est la paresse; il n'a point d'ami comme l'énergie : elle agit sans se relâcher jamais.

d'œil les proportions d'une colline, le lion se transforme subitement en gazelle, le serpent revêt l'apparence de la tresse qui attache une couronne, et le poison tombe en pluie de nectar.

79.

L'homme de cœur qui veut atteindre le but qu'il s'est proposé ne tient plus compte ni du plaisir ni de la peine : tantôt il couche sur la terre nue, tantôt il repose dans un lit ; tantôt il se contente de feuilles pour sa nourriture, tantôt il goûte à un brouet de riz ; tantôt il porte des vêtements en lambeaux, tantôt il est richement paré.

80.

L'affabilité est l'ornement de la puissance; la modestie dans les discours, celui de la valeur ; la paix de l'âme, celui de la science ; la sagesse dans la conduite, celui de l'instruction sacrée ; la libéralité envers ceux qui en sont dignes, celui de la richesse ; la douceur, celui de la pénitence ; l'indulgence, celui de la puissance ; la droiture, celui de la fidélité à remplir les devoirs de son état. Mais, de tous les ornements, le plus beau est la vertu, car de celui-là procèdent tous les autres.

81.

Que les habiles les blâment ou les louent, que la fortune les accompagne ou les abandonne, que la mort les surprenne sur l'heure ou leur accorde des siècles d'existence, les hommes d'un caractère ferme ne mettent jamais les pieds à côté du sentier du devoir.

82.

Un serpent gisait pressé au fond d'une corbeille, désespéré et exténué par la faim. Pendant la nuit, une souris fit un trou et vint lui tomber dans la gueule. Réconforté par cette aubaine, le serpent se hâta de s'enfuir par le chemin de la souris. Ne vous laissez jamais abattre, car c'est le destin seul qui cause la prospérité et la perte des hommes.

83.

La balle que la main lance à terre se relève sur-le-champ : en général, l'adversité ne dure pas longtemps pour les gens de bien.

84.

L'arbre coupé repousse, la lune réduite à rien reprend de l'accroissement : en considérant ces exemples, les honnêtes gens

telligents tombent parfois dans la pauvreté, je me dis : « Hélas! que le destin est puissant! »

88.

Si le créateur fait de l'homme la mine de toutes les vertus, la perle destinée à l'ornement de la terre, et qu'il le brise au même instant, c'est, hélas! une folie de sa part.

89.

Est-ce la faute du printemps, si la tige du karîra (23) n'a pas de feuilles? Est-ce la faute du soleil, si le hibou ne voit pas pendant le jour? Est-ce la faute du nuage, si la pluie ne tombe pas dans le bec du châtaka (24)? Il n'est au pouvoir de personne d'effacer les lignes que le créateur a tracées dès le principe sur notre front.

90.

Le destin, ce maître suprême, veille à l'exécution des décrets qu'il a rendus à l'égard de chacun en ce monde, et le protecteur le plus puissant ne peut à cet égard exercer la moindre influence. Un nuage qui remplirait toute l'atmosphère aurait beau se résoudre chaque jour en pluie,

de l'œuvre. C'est lui qui, pareil à un potier, a placé Brahmâ au sein de son œuf (le monde) comme dans un pot, c'est lui qui a jeté Vishnu dans l'inextricable dédale de ses dix incarnations, c'est lui qui a obligé Rudra (25) à errer en mendiant avec un crâne dans le creux de la main, et qui a ordonné au soleil de poursuivre sans relâche sa marche dans le ciel.

94.

La beauté, la noblesse, la force de caractère, la science, une cour assidue auprès des princes sont choses infécondes; mais les mérites accumulés au moyen des pénitences antérieures sont comme des arbres, et produisent pour l'homme des fruits en leur temps.

95.

Que l'homme soit plongé dans le sommeil, dépourvu de prévoyance, entouré de périls, ses mérites antérieurs sont sa sauvegarde dans la forêt, dans la bataille, au milieu des ennemis, des flots et des flammes, sur l'océan et au sommet des montagnes.

96.

Sage, ne t'épuise pas en vains efforts

99.

Pour l'homme qui possède une ample provision de bonnes œuvres, une forêt effrayante tient lieu d'une grande ville, tout homme est honnête et la terre entière est remplie de pierres précieuses étalées devant ses yeux.

100.

Les hommes de cœur qui suivent comme une mère dont l'âme n'est que pureté, l'honneur, cette vertu nourrice de toutes les autres, font volontiers le sacrifice de leur vie dans leur zèle pour défendre la vérité à laquelle ils se sont voués; mais ils ne font jamais celui de la promesse qu'ils ont donnée.

qualités en présence de riches enivrés de leur fortune!

8.

Nous n'avons pas joui, mais nous avons été des sujets de jouissance; nous n'avons pas fait pénitence, mais nous avons été macérés *par les peines de la vie;* le temps n'a pas marché, mais nous avons vieilli; nos désirs n'ont pas diminué, c'est nous qui nous éteignons.

9.

Mon visage est sillonné de rides, ma tête parsemée de cheveux blancs, mes membres défaillent, mes désirs seuls ont toute l'ardeur de la jeunesse.

10.

Le désir des jouissances a cessé pour nous, le respect des hommes a disparu, nos contemporains sont au ciel et bientôt nos amis que nous chérissons autant que la vie les y suivront; nous ne pouvons nous lever que lentement et à l'aide d'un bâton; une obscurité profonde s'est étendue sur nos yeux, notre corps, hélas! est cassé et, pourtant, il tremble à l'approche de la mort.

mais délivré du poids des soucis : il tire de loin de nouvelles ressources (ou, un nouveau sens pour un mot), il méprise les discours du commun pour se plaire surtout à l'approbation de l'assemblée des sages, enfin, il atteint petit à petit une haute situation (ou, il fait un vers) en se conformant aux idées du monde.

19.

Le papillon vient, sans le savoir, se brûler au feu de la lampe; le poisson vient, sans le savoir, se prendre à l'appât qui est attaché à l'hameçon; nous, qui savons bien que les désirs ne sont qu'un réseau tissu de malheur, nous ne les abandonnons pas. Hélas! combien est profond le gouffre de notre aveuglement!

20.

La terre est limitée par l'océan et l'océan lui-même ne s'étend qu'à une centaine de yojanas (1), le soleil de son côté mesure chaque jour dans sa course la circonférence du ciel : ainsi toutes les choses sont en général scellées par des bornes saillantes comme par un cachet, mais l'élan de la science des sages n'a pas de limites. Célébrons leur gloire!

21.

— « Ma maison est haute, mes fils jouissent de l'estime des grands, mes richesses sont incalculables, ma bien-aimée est ravissante et ma jeunesse dans sa fleur. » — Ainsi pense l'ignorant dans son aveuglement; et, s'imaginant que tous ces avantages sont éternels, il s'enferme dans la prison de ce monde. Celui, au contraire, qui est assez heureux pour voir que tout ici-bas est éphémère se voue au renoncement et à la vie contemplative.

22.

Quel est le sage qui, voyant une malheureuse mère de famille n'ayant rien mangé depuis longtemps et dont les enfants affamés et hâves tiraillent à grands cris les haillons qui la couvrent, pourrait, pour apaiser la faim qui ronge ses propres entrailles, essayer de dire « donnez-moi » avec un bégaiement causé par la crainte de subir un refus qui lui clouerait ces paroles dans la gorge?

23.

Ce pot difficile à remplir qu'on appelle le ventre se plaît à contrefaire : comme

26.

Est-ce que les grottes n'ont plus de racines? Est-ce que les cascades ont disparu des montagnes? Est-ce que les arbres ont perdu leurs branches chargées de fruits savoureux et d'écorce pour se vêtir, que l'on se presse pour contempler le visage de méchants hautains sur lequel on voit s'agiter les lianes des sourcils au souffle de l'orgueil que provoque un peu de richesse péniblement acquise?

27.

Suis maintenant, ô mon cœur, une existence conforme à tes goûts en te nourrissant de racines et de fruits purs et en ayant pour couche la terre jonchée simplement d'un lit de bourgeons nouveaux; lève-toi! partons pour la forêt. Là nous n'entendrons pas même le nom de ces maîtres de bas étage dont l'aveuglement obscurcit le cœur et dont les paroles ressentent constamment l'influence du délire causé par la fièvre des richesses.

28.

Il est, dans chaque forêt, des fruits qu'on peut ramasser sans fatigue et au

sont victimes des méchants, les grandeurs périssent par l'effet de l'inconstance. Est-il quelque chose qui ne soit pas détruit? Est-il quelque chose qui ne soit pas destructeur?

34.

La santé de l'homme est détruite par les soucis et les maladies de toute sorte; là, où la fortune est descendue, le malheur entre à sa suite comme par une porte ouverte; la mort s'approprie tous les êtres les uns après les autres sans qu'ils puissent opposer de résistance pour échapper à leur sort. Qu'y a-t-il donc de solide dans ce que le tout-puissant Brahmâ a créé?

35.

Les jouissances ont l'instabilité des hautes vagues qui s'entrechoquent, la vie s'évanouit en un clin d'œil, le bonheur de la jeunesse ne dure que peu de jours, l'attachement que nous portons à ce qui nous est cher n'a point de bases solides; ô sages! vous qui connaissez combien tout ce monde manque de réalité, employez activement votre intelligence, habile à rendre service, à l'enseigner aux hommes.

meure impure; dans la jeunesse nos plaisirs sont contrariés par le chagrin que nous cause l'éloignement de nos bien-aimées; la vieillesse aussi est pénible car nous devenons alors l'objet du mépris et des moqueries des jeunes filles aux beaux yeux. Hommes! dites-moi s'il est en ce monde la plus légère parcelle de bonheur.

39.

La vieillesse est semblable à un tigre qui nous guette en nous menaçant, les maladies sont pareilles à des ennemis qui se ruent sur notre corps, la vie s'écoule comme l'eau d'une cruche cassée. Comments'expliquer que, malgré cela, l'homme se livre au mal!

40.

Les jouissances diverses sont éphémères et pourtant ce sont elles qui constituent cette vie. Quel est donc, ô mortels, le but de vos agitations? Assez de vaines fatigues! Si mes paroles méritent d'être crues, faites pénétrer par la méditation votre âme, purifiée par la rupture des cent liens de l'espérance, dans le séjour de bonheur qui lui est destiné et où elle entre en possession de ses désirs.

41.

Il est une science unique, suprême qui, une fois née, va se développant sans cesse; celui qui la possède regarde tous les dieux, Brahmâ et Indra en tête, comme une poignée d'herbe sèche; celui qui l'a goûtée trouve insipides toutes les grandeurs de ce monde, à commencer par la souveraineté des trois mondes. Sages, ne mettez pas votre plaisir dans des jouissances qui lui sont étrangères et passent en un clin d'œil (3).

42.

Hommage soit rendu au temps! C'est grâce à lui que cette ville charmante, ce roi puissant, cette foule de vassaux et ces conseillers expérimentés qui se tiennent à ses côtés, ces jeunes filles dont le visage rivalise de beauté avec la lune, ces fiers descendants de races royales, ces poëtes, ces récits, tout en un mot échoit en partage au souvenir.

43.

Cette maison, qui avait autrefois plusieurs habitants, n'en a plus qu'un seul maintenant; cette autre, qui n'en avait qu'un d'abord, en a eu plusieurs ensuite,

et a fini par n'en plus avoir. C'est ainsi que Kâla et Kâlî (le Temps et la déesse de la destruction) jouent ensemble, sur l'échiquier du monde, avec deux dés qui sont le jour et la nuit, et les hommes comme pièces d'échec.

44.

La vie diminue chaque jour; à mesure que le soleil se lève et se couche, dans le tracas des affaires, sous le poids de mille soucis, on ne se rend pas compte du temps qui s'écoule; on voit sans frémir les hommes qui naissent, vieillissent, souffrent et meurent : ce monde a bu la liqueur de l'imprévoyance et de l'aveuglement, et il s'est enivré.

45.

Les hommes dépourvus d'intelligence, s'imaginant que le même jour et la même nuit recommencent indéfiniment, courent se remettre à la peine comme auparavant et reprennent chacun en silence la tâche commencée. Hélas! comment ne rougissons-nous pas de la folie avec laquelle nous les imitons en souffrant les tourments de cette vie, dont toute l'occupation consiste à jouir à diverses reprises des mêmes objets?

nous n'avons pas amassé de richesses, nous n'avons pas obéi d'un cœur soumis aux ordres de nos parents, nous n'avons pas pressé dans nos bras, même en rêve, des jeunes filles aux grands yeux pleins de vivacité : tout notre temps s'est passé comme celui des grues à mendier le pain d'autrui.

49.

Ceux qui nous ont donné le jour sont bien loin de nous, nos camarades d'âge ne vivent plus que dans notre souvenir : notre chute devient chaque jour plus imminente, et notre situation est pareille à celle d'un arbre planté sur la rive sablonneuse d'une rivière.

50.

La vie de l'homme est limitée à cent ans : la nuit en prend la moitié, la moitié de l'autre moitié est absorbée par l'enfance et la vieillesse ; le reste se passe au milieu des maladies, des séparations et des adversités qui l'accompagnent, à servir autrui et à vaquer à d'autres occupations analogues. Où trouver le bonheur dans une existence qui ressemble aux bulles que produit dans l'eau l'agitation des flots?

critiques ; ceux qu'aveuglent les richesses te font la cour, moi je reçois les hommages des hommes qui désirent entendre comment on enlève les taches de l'esprit ; si tu n'as rien à tirer de moi, j'ai encore moins à tirer de toi.

54.

Je me contente d'écorces d'arbres pour vêtements, à toi, il faut de riches mousselines. Nous sommes également satisfaits, et cette différence n'en est pas une : le pauvre est celui dont les désirs sont vastes. Parmi ceux dont le cœur est content, il n'y a ni pauvres ni riches.

55.

Je ne puis approuver la conduite des hommes sans frein dont un breuvage enivrant —, une poignée d'or —, a troublé tous les sens. N'y a-t-il pas, en effet, à l'usage de chacun assez de fruits pour la faim, de l'eau douce pour la soif, la terre pour couche et l'écorce des arbres pour vêtements ?

56.

Mangeons le pain de l'aumône, n'ayons pour vêtements que l'air qui nous enve-

loppe, couchons sur la terre : qu'aurons-nous à faire aux princes ?

57.

Nous ne sommes ni des acteurs, ni des libertins, ni des chanteurs, ni des conteurs renommés et licencieux, ni des femmes courbées sous le poids de leurs seins ; qu'avons-nous à nous approcher du roi ?

58.

Ce monde a été créé par de grands sages, d'autres l'ont possédé, d'autres qui en avaient fait la conquête l'ont rejeté comme un vil fétu (5) ; il est aussi dans cet univers quatorze autres sages qui gouvernent les mondes (étagés au-dessus et au-dessous de la terre) : comment s'expliquer ces accès de folie qui s'emparent des hommes par suite de la possession de quelques villes ?

59.

Il ne se passe pas un instant sans que des centaines de princes ne se disputent la jouissance de cette terre, et cependant les rois mettent leur orgueil à la posséder. Les maîtres se réjouissent follement d'en acquérir la plus mince parcelle, tandis

même concilié et apaisé, ta volonté purifiée verrait éclore en elle les dons de la pierre précieuse magique (6) et tous tes désirs obtiendraient leur accomplissement.

63.

Pourquoi, ô mon cœur, ces vaines agitations? Repose-toi quelque part. Les choses sont comme elles se font et pas autrement. Oublie le passé, ne pense pas à l'avenir et goûte les plaisirs d'ici-bas qui arrivent et disparaissent à l'improviste.

64.

Éloigne-toi, ô mon cœur, de ce gouffre au fond duquel s'agitent, avec tant de fatigues, ceux qui poursuivent les objets des sens; prends la route du salut sur laquelle toutes les peines s'apaisent en un instant; réunis-toi à l'âme suprême et quitte ta propre voie qui est instable comme l'onde; ne mets plus ton plaisir dans les choses périssables; sois-moi enfin favorable!

65.

O mon cœur, purifie-toi de l'aveuglement, place ta joie en celui qui porte pour diadème une moitié de la lune

(Çiva), prends plaisir à te fixer sur les rives de la rivière du ciel (le Gange). Quelle confiance pourrais-tu avoir dans les flots, les bulles qui se forment à la surface de l'eau, les traits de l'éclair, les biens de la fortune, l'extrémité des flammes, les serpents et les gués des torrents (toutes choses mobiles et instables)?

66.

N'accorde aucune confiance, ô mon cœur, à l'inconstante déesse de la fortune; c'est une courtisane vénale qui abandonne ses amants sur un froncement de sourcil du prince. Prenons la saie d'ascète et allons de porte en porte dans les rues de Bénarès, en attendant que l'aumône nous tombe dans la main que nous tendons en guise d'écuelle.

67.

Si, sous tes yeux, retentissent des chants agréables, qu'à tes côtés soient assis d'excellents poëtes venus du sud et que derrière toi résonne le cliquetis charmant des bracelets de jeunes filles tenant à la main des chasse-mouches faits de queues d'yacks, goûte avec avidité aux voluptés mondaines; sinon, ô mon cœur, plonge-toi

s'y rattache, comme la jouissance de régner et les autres, n'est estimé que par des hommes qui méritent la pitié.

71.

Tu descends aux enfers, tu montes aux cieux, tu parcours, ô mon cœur, dans ton instabilité tous les points de l'horizon. Comment se fait-il que, dans tant d'agitations, tu ne penses pas à Brahma, l'être pur qui repose en lui-même? Est-il possible sans cela d'obtenir l'apaisement?

72.

A quoi bon les Védas, les livres de loi, la lecture des Purânas (7), les traités où les sciences sont longuement développées, l'application aux œuvres pieuses, qui donnent pour fruit une place dans une cabane des villages du ciel? A l'exception du feu qui, à la fin des âges, doit anéantir le pesant appareil du malheur inhérent au monde matériel et procurer à notre âme l'entrée du lieu de félicité (Brahma), tout n'est que trafic.

73.

Celui qui règne dans le monde des dieux a debout auprès de lui des élé-

phants somnolents dont les tempes sont ouvertes pour livrer passage à la liqueur qui en jaillit à l'époque du rut ; à la porte de son palais hennissent des chevaux fougueux et couverts d'or ; il est réveillé de son sommeil au son des luths, des flûtes, des tambours, des trompettes et des cymbales ; — les honneurs réservés à la vertu ont tout l'éclat de ceux-là.

74.

Le corps s'est replié sur lui-même, la démarche est hésitante, les dents s'ébrèchent, la vue s'éteint, la surdité est survenue, la bouche laisse échapper la salive, les familiers ne tiennent plus compte de ce qu'on dit, l'épouse n'obéit plus. La vieillesse, hélas ! est une triste période de la vie : le fils lui-même devient un ennemi.

75.

Quand les jeunes filles ont remarqué une tache blanche dans la chevelure d'un homme, elles y voient par excellence un signe qui excite au mépris et elles l'évitent comme elles se détourneraient de la fontaine d'un paria que désigne un morceau d'os planté auprès.

76.

Tandis que le corps est fort et bien portant, que la vieillesse est éloignée, que les sens ont toute leur vigueur et la jeunesse toute son énergie, le sage doit consacrer les plus grands efforts au salut de son âme. C'est peine perdue de creuser un puits quand la maison brûle.

77.

Notre vie ne dure qu'un clin d'œil, et nous ne savons que faire! Nous livrerons-nous à la pénitence sur le bord des divines eaux du Gange ? Entourerons-nous de nos respectueux égards une épouse vertueuse ? Nous désaltérerons-nous aux sources de la science ou à la coupe d'ambroisie que remplissent les poëtes de tous les genres ?

78.

Le maître est difficile à contenter, les princes ont les pensées plus rapides que les pieds des chevaux ; nous avons pourtant des ambitions temporelles et nous nous donnons comme but un poste élevé. *Dans l'intervalle,* la vieillesse mine notre corps et la mort met fin à notre vie.

Ami, il n'est pas en ce monde d'autre moyen de salut pour le sage que la pénitence.

79.

La considération n'existe plus, la vigueur du corps est entamée, les sollicitations n'obtiennent que de vains résultats, les parents sont morts, les serviteurs sont partis, la jeunesse s'est évanouie petit à petit; il ne reste aux sages qu'un parti convenable à prendre : se fixer sur les rochers que purifient les flots du Gange, ou dans une grotte d'une reine des montagnes, ou dans un antre ombragé de broussailles.

80.

Agréables sont les rayons de la lune, agréables, au sein des forêts, les clairières tapissées de gazon, agréable, le plaisir qu'on trouve dans la fréquentation des sages, agréables, les récits des poëtes, agréable, le visage de la bien-aimée sur lequel roule une larme que le dépit a fait naître; mais adieu l'agrément *de toutes ces belles choses,* si l'on vient à penser combien elles sont fugitives !

même nombre de mains et de pieds que soi ?

89.

Je tiens pour indépendants au suprême degré ceux qui ont pour couche un lit de cailloux, pour demeure l'antre d'une montagne, pour vêtements l'écorce des arbres, pour amies les gazelles, pour nourriture les fruits savoureux des arbres, pour breuvage l'eau qui tombe des cascades, pour épouse voluptueuse la science et qui n'élèvent pas les mains jointes au-dessus de leurs têtes en signe de servitude.

90.

Quand serai-je, ô Çiva, un solitaire sans désirs, apaisé de cœur, me servant de la main comme d'une coupe (pour boire ou mendier) sans autres vêtements que l'air dont je serai enveloppé et capable de déraciner l'œuvre (afin d'en voir cesser les effets et de m'unir ainsi à l'âme universelle) ?

91.

Nous avons souffert, mais sans patience ; nous avons perdu le bonheur qu'on trouve dans sa maison, mais nous ne l'avons pas abandonné volontairement ;

mon frère [12] ! Voici le dernier hommage que je vous rends les mains jointes. Délivré de la grandeur de mon aveuglement par la science pure, rendue éclatante par l'excès des mérites que j'ai acquis en vivant au milieu de vous, je me confonds avec l'âme suprême.

97.

Nous goûtons avec transport la syllabe *Om* [13], cette divine expression qui découle aussi douce que le miel et aussi savoureuse que le beurre clarifié de l'être immortel et adorable. Tant que nous aurons ce gruau dû â l'aumône pour soutenir notre estomac, nous n'envierons pas une existence supportée par l'or qu'on obtient au service d'autrui.

98.

« Est-ce un chandâla [14], un brâhmane, un çûdra [15], un pénitent, un grand ascète dont l'esprit sait pénétrer la vérité suprême ? » — Tandis que le monde parle d'eux et pose ces questions, les sages voués à la vie contemplative suivent leur chemin sans éprouver ni colère ni joie.

99.

Que ceux-là distribuent des malédic-

tions qui en ont toujours à la bouche; nous, nous sommes incapables d'en donner parce que nous n'en avons point. Il y a en ce monde un proverbe qui dit qu'on ne donne que ce qu'on a; comment faire, en effet, pour procurer une corne de lièvre?

100.

Jadis la science servait à ceux dont le cœur est pur pour dissiper leurs chagrins; avec le temps, les mondains l'ont mise en fuite en se livrant aux jouissances sensuelles; maintenant qu'elle voit les possesseurs d'un lopin de terre mépriser les livres qui l'enseignent, elle s'éloigne, hélas! chaque jour de plus en plus.

regarderai d'un même œil un serpent et un collier de perles, un ennemi puissant et un tendre ami, une pierre précieuse et un morceau de terre, une couche parsemée de fleurs et un lit de cailloux, un brin d'herbe et une femme (309) !

24.

Heureux ceux qui, ayant écarté les passions, pris plaisir à prêter l'oreille à la parole de leurs précepteurs spirituels, et renoncé à tout commerce avec le monde, passent leur jeunesse dans la grotte délicieuse d'une montagne, plongés dans la science de Brahma; mais heureux aussi ceux qui vont à la fin du jour reposer sur une molle couche, en enlaçant étroitement dans leurs bras une bien-aimée dont le corps est fatigué par le poids de l'urne de ses seins relevés et opulents (1313).

25.

Les gens d'intelligence étroite examinent si celui-ci est de basse naissance et celui-là plus élevé qu'eux-mêmes; pour les hommes aux nobles procédés, toute la terre est leur famille (203).

26.

L'âge s'avance et la jeunesse est passée;

le tronc de cet arbre : pour être en sûreté ici, il ne faut pas une voix mélodieuse, mais une bouche bien scellée (3755).

30.

L'araignée tombe à terre quand elle lâche ses fils (ou ses vertus); elle ne regagne une place élevée qu'en les reprenant (5358).

31.

Karna (4) a fait le sacrifice de sa peau, Çivi (5) celui de sa chair, Jîmûtavâhana (6) celui de sa vie, Dadhîcha (7) celui de ses os : il n'est rien que ne sachent abandonner les hommes magnanimes (605).

32.

Le jeu de ses sourcils a toutes les allures de la méchanceté : ils sont noirs (ou, ont l'âme noire), relevés (ou, hautains), d'une mobilité (ou, d'une inconstance) manifeste, et se replient comme des serpents (292).

33.

Les hommes ont de commun avec les animaux l'action de manger et de dormir, la crainte et la copulation; la faculté de connaître est un supplément qui les distingue; quand ils en sont privés, ils leur sont semblables (409).

44.

L'homme d'honneur préférerait s'exposer à chaque pas à l'infortune que de monter avec les dieux sur leur char, s'il fallait pour cela se déshonorer (2180).

45.

S'empresserait-on d'aller voir l'endroit où les paons déposent leurs ordures, si, dans leur enivrement, ils ne dansaient pas pour témoigner la joie qu'ils éprouvent d'entendre le tonnerre au sein des nuages (2281)?

46.

Modestie! plonge-toi dans la rivière, éloigne-toi, éloigne-toi n'importe où! va-t-en! retire-toi dans une vallée de l'Himâlaya. Sois au contraire la bienvenue, éloquence raffinée! La provision de mes bonnes œuvres étant épuisée, j'ai perdu la crainte des peines que causent les humiliations multipliées et je vais tomber dans ce bourbier, — le service de princes impitoyables et dont les pensées n'ont pour objet qu'une poignée d'or (2658).

47.

Mieux vaut habiter une forêt peuplée

réside dans le corps. Pourquoi s'égarer à la recherche d'autre chose, dans les ténèbres produites par l'aveuglement des livres (3857) (10) ?

50.

D'un côté, les sons harmonieux du luth, d'un autre, des gémissements et des larmes ; ici, une conférence de sages, plus loin, une querelle d'ivrognes ; en cet endroit, d'aimables jeunes femmes, ailleurs un homme dont le corps est couvert de lèpre et d'ulcères : j'ignore si ce monde est fait d'ambroisie ou de poison (3991).

51.

Qu'importe de porter pour vêtement une souquenille en lambeaux ou une tunique de mousseline blanche et sans taches? de posséder une seule épouse ou d'en avoir dix millions répétés plusieurs fois (ou bien, ou dix millions douées de nombreuses qualités) ? De se fatiguer seul ou d'être entouré d'éléphants et de chevaux excellents ? De manger du riz ou de faire un mauvais repas à la chute du jour (4079)?

52.

La tortue dont le dos est consacré à porter le vaste fardeau du monde, est seule

de son genre; louable est l'existence de l'étoile polaire autour de laquelle le cercle brillant des constellations est contraint de tourner; celles dont les ailes étaient inutiles (les montagnes) s'élèvent en raison de leurs bienfaits au-dessus de la terre et non au-dessous; mais toutes les autres créatures naissent et meurent sur l'œuf de Brahmâ (le monde), comme les mouches dans un figuier (956).

53.

A-t-on la bouche desséchée par la soif? on prend des rafraîchissements agréables; est-on tourmenté par la faim? on savoure du riz mêlé de viande et d'autres assaisonnements; le feu de l'amour s'allume-t-il dans les veines? on serre tendrement une femme dans ses bras. L'homme s'imagine à tort qu'il fait bien en combattant le mal avec de tels remèdes (1050).

54.

O vénérable Lakshmi (11)! accorde tes faveurs à d'autres et ne cherche pas à me posséder. Ceux qui sont avides de jouissances, voilà tes esclaves; mais quel pouvoir as-tu sur ceux qui sont voués au renoncement? Le vase fait de feuilles de

de Kâçî (Bénarès) et vont-ils se fixer ailleurs? Dans ses jardins de plaisance on est soumis à la règle, plus dure que les austérités les plus dures, de manger de différents mets; de beaux vêtements y tiennent lieu de pagne; demander l'aumône y semble un honneur incomparable, et, quand la mort survient, elle y est accueillie comme un heureux augure (3791).

62.

L'amant en chemin, considérant une première rangée de nuages, s'écrie : « A quoi bon y aller si ma bien-aimée n'est plus en vie, et à quoi bon y aller si elle vit encore? » Et pourtant il ne revient pas chez lui (3928).

63.

Chez les sages la science détruit l'orgueil, l'aveuglement et les autres imperfections; chez certains hommes elle engendre l'aveuglement et l'orgueil : pour les ascètes, un lieu écarté sert à l'obtention de la délivrance; pour ceux qui sont en proie à la fièvre des désirs amoureux, ce même lieu aggrave leur mal (4089).

64.

Le cœur recherche ardemment Çiva

ceux dont le cœur est en mutuelle union; mais, quand les cœurs sont désunis, la réunion même a le caractère de la séparation (5019).

68.

Le séjour dans une forêt sacrée, la société des gazelles, une nourriture pure composée de fruits, un lit de cailloux sur le bord d'une rivière, voilà tout ce qu'il faut à ceux qui veulent se livrer à la dévotion envers Çiva. Une forêt vaut un palais pour l'homme dont le seul désir est l'apaisement (5316).

69.

L'aumône n'est pas difficile à obtenir en prenant le chemin suivi par le grand Râma; la terre est remplie de fruits et la belle peau d'une gazelle peut tenir lieu de vêtements; qu'on se réjouisse ou qu'on s'attriste, la conséquence des œuvres reste toujours la même. Qui pourrait abandonner le dieu aux trois yeux (Çiva) pour s'incliner devant un homme qu'aveugle un peu d'or (1429)?

NOTES.

PREMIÈRE PARTIE.

L'AMOUR.

(1) Çiva, Brahmâ et Vishnu sont les trois personnes de la trinité indienne. Çiva est nommé le premier parce que l'auteur, comme nous le verrons, était çivaïte, c'est-à-dire adorateur spécial de Çiva.

(2) Ces grosseurs ou bosses sont un objet fréquent de comparaison chez les poëtes de l'Inde.

(3) Cette stance contient une allusion évidente à la division philosophique des facultés en cinq sens externes : la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le tact, et un sens interne, le *manas*, qui comprend à la fois le sentiment et la volonté et par conséquent, la pensée. Comp. 1. 87.

(4) Je n'ai pas trouvé dans les auteurs d'histoire naturelle de mention relative à cette particularité du flammant, dont il est souvent question chez les poètes sanscrits.

(5) Indra était le dieu principal de l'époque védique; dans le brahmanisme postérieur, il a perdu, au point de vue religieux, toute impor-

plus sans analogie avec les Houris du paradis de Mahomet.

(18) Chaîne de montagnes qui traverse l'Inde de l'est à l'ouest.

(19) *Perdix rufa.*

(20) Il s'agit ici non de Brahmâ (masculin), l'une des personnes de la trinité indienne; mais le Brahma (neutre), conception philosophique de l'être universel ou de la divinité considérée au point de vue du panthéisme spiritualiste. Voir mon *Étude sur les poëtes sanscrits.*

(21) Cette stance fait allusion à la division adoptée par l'auteur, ou plutôt elle a servi à indiquer l'arrangement très-artificiel sous lequel les distiques de Bhartrihari nous sont parvenus.

DEUXIÈME PARTIE.

LA MORALE.

(1) Nous avons là une sorte de definition de l'être universel ou Brahma (neutre).

(2) D'après la tradition, cette stance aurait été inspirée au poëte par des circonstances personnelles. Les mots en italique indiquent ici et ailleurs les quelques mots ajoutés à la traduction littérale du texte sanscrit pour la rendre plus intelligible.

(3) Sorte de poisson sur lequel on n'est pas fixé. MM. Bœthlingk et Roth (*Sanskrit Wœrterbuch*) pensent que c'était peut-être un dauphin.

(4) Expression proverbiale pour indiquer un objet introuvable.

(5) *Acacia sirissa.*

d'or, d'argent et de fer, bâties par un démon que Çiva anéantit par le feu. Voir *Mahâbhârata*, VII. 9505 et *seqq.*

(10) Un des noms de Çiva.

(11) *Cyprinus sophore.*

(12) Nous avons là l'énumération des cinq éléments admis dans la cosmogonie et la physique des Indiens.

(13) Syllabe mystique, qui désignait l'âme suprême ou Brahma.

(14) Désignation sous laquelle on comprenait les individus composant le rebut de la société indienne ou les personnes hors caste.

(15) Les Çûdras formaient la quatrième et dernière caste dont les membres vaquaient aux œuvres serviles.

NOTES DU SUPPLÉMENT.

(1) Les chiffres qui se trouvent à la fin de chaque stance indiquent le numéro d'ordre sous lequel elle figure dans les *Indische Sprüche* de M. Otto Bœhtlingk (première édition.)

(2) *Trophis aspera.*

(3) *Aɀadirachta indica.*

(4) Un des héros du Mahâbhârata.

(5) Prince célèbre pour la charité avec laquelle il nourrit une colombe de sa propre chair.

(6) Fils du roi Çâlivâhana.

(7) Personnage mythologique qui donna ses os pour former les traits de la foudre avec lesquels Vritra fut tué.

(8) Sorte d'arbre qui donne des fleurs; il n'est

pas désigné plus explicitement dans le *Dict. de Saint-Pétersbourg.*

(9) *Erythrina indica.*

(10) Toute cette stance est remplie d'expressions empruntées à la scolastique védantique qu'il serait trop long d'expliquer ici.

(11) Déesse de la fortune.

(12) *Butea frondosa.*

TABLE.

PRÉFACE. VI

L'AMOUR. 1

LA MORALE. 35

LE RENONCEMENT. 69

SUPPLÉMENT. 109

NOTES. 133

Imprimerie EUGÈNE HEUTTE et Cie, à Saint-Germain.